

24 images

24 iMAGES

30 acteurs

Pierre Barrette, Robert Daudelin, Marco de Blois, Philippe Gajan, Marcel Jean, André Roy and Édouard Vergnon

Number 128, September 2006

Où va le cinéma américain : deuxième partie - les enjeux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10089ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Barrette, P., Daudelin, R., de Blois, M., Gajan, P., Jean, M., Roy, A. & Vergnon, É. (2006). 30 acteurs. *24 images*, (128), 27–32.

30 acteurs

par Pierre Barrette, Robert Daudelin,
Marco de Blois, Philippe Gajan,
Marcel Jean, André Roy, Édouard Vergnon



Land of the Dead.

Asia Argento

C'est le trash chic, la dérive en dessous griffés comme lorsqu'elle se met en scène dans son premier film, *Scarlet Diva*. Icône-culte avant d'être actrice, muse de l'underground et passionaria, fille de qui vous savez, c'est peut-être Bertrand Bonello qui nous l'a restituée le plus justement dans *Cindy, the Dolls Mine* où elle incarne la brune et la blonde, l'artiste Cindy Sherman et son modèle. À la fois offerte et en contrôle, Asia Argento est avant tout une apparition. Actrice désormais internationale, abonnée aux « auteurs » qu'elle fréquente par parenté d'esprit (Gus Van Sant), elle est la Du Barry du *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola et on l'annonce chez Assayas et Breillat ! – P.G.

Nous aurions pu en retenir cinquante, ou même cent. Nous en avons choisi trente, un échantillon forcément éclectique de stars et de seconds rôles, de vedettes montantes et de corps atypiques. Portrait morcelé du cinéma américain d'aujourd'hui par l'entremise de ses passeurs.

Christian Bale



Batman Begins.

Septième Batman du nom mais premier Patrick Bateman à l'écran (ça vous marque un homme, ça !), Christian Bale est la fêlure en complet veston. Le petit garçon de *Empire of the Sun* est devenu grand. Dans *The New World*, cette faille intérieure se remarque lorsqu'il succède au fade Colin Farrel, lui-même pâle doublure de Brad Pitt. Il apporte de la profondeur à un film qui semble avoir oublié d'en doter ses autres acteurs. Trop tard pour le film, mais remarquable en termes de jeu et d'humanité. Sans faire de bruit, tout en retenue, Bale est ce drôle d'Américain, individualiste et peu charismatique, opiniâtre mais un peu effacé qui se révèle au contact des grandes causes... à la manière d'un schizophrène. – P.G.

Jim Carrey

C'est l'un des plus épatants acteurs américains de l'heure et le digne successeur des Laurel et Hardy, Marx Brothers et Jerry Lewis du burlesque. Capable de tout : de changer de corps, de visage, de voix, il a un jeu débridé, rageur et inquiétant. Il frôle plus la transgression que la monstruosité. Il fait grimaces sur grimaces sans que la beauté classique de son visage en soit abimée, peut-être parce que nous voyons dans ses yeux une force irréprouvable qui risque de nous happer ainsi que la petite lampe – étrange, dans son cas – de la mélancolie



Eternal Sunshine of the Spotless Mind.

qui y brille. Le comique n'est chez lui ni égarement ni divertissement mais, comme le sport, une course vers la perfection, le lieu de l'expérimentation pure, surtout quand les réalisateurs se nomment Ben Stiller, Milos Forman, Peter Weir, Michel Gondry. – A.R.

Tom Cruise



Collateral.

Révéle au monde de manière fracassante par un rôle qui mettait en vedette sa mâchoire carrée et son extrême aisance à incarner le *All-American boy* (*Top Gun*), Cruise enchaîne depuis ce temps les premiers rôles sans lasser un public qui, paraît-il, en redemande puisqu'il est un des cinq acteurs les mieux payés de Hollywood. Acteur polyvalent et doué, il a démontré au fil d'œuvres inégales une palette de jeu étonnamment étendue (notamment dans *Born on the 4th of July*, où il compose un grand blessé de guerre plus que convain-

cant). Trop souvent confiné à des personnages stéréotypés de films d'action, certains des meilleurs réalisateurs (outre Kubrick, qui l'a choisi pour son dernier opus) ont vu le potentiel considérable de l'acteur par-delà le joli minois de l'éternel jeune premier. – P.B.

Johnny Depp



Charlie and the Chocolate Factory.

On le sait, l'une des obligations d'un acteur hollywoodien est d'être beau. Depp fait ça très bien. Mais il semble aussi vouloir constamment combattre cette image, ce qui crée chez lui une sorte d'ambiguïté (c'est l'anti-Brad Pitt). Jadis idole pour adolescentes, il prend soin aujourd'hui de fréquenter les *outsiders* (Polanski, Hallström, Gilliam) tout en demeurant rattaché à l'industrie. Dans *Pirates of the Caribbean*, production Disney-Bruckheimer, il dissimule son image dans un rôle de flibustier, tandis que chez Tim Burton (*Edward Scissorhands*, *Ed Wood*, *Charlie and the Chocolate Factory*, etc.), sa beauté devient un masque lisse et inquiétant. – M.D.

Leonardo DiCaprio



Catch Me If You Can.

L'acteur le plus intériorisé de sa génération, celui qui exhibe le moins sa beauté et gère le plus intelligemment sa carrière. Devenir le comédien fétiche de Martin Scorsese après avoir été le rêve adolescent des jeunes filles du monde entier témoigne d'une saine ambi-

tion. Il y a dans son jeu une violence rentrée, un goût pour l'enlaidissement, une absence totale de cynisme qui en font le digne héritier des grands comédiens des années soixante-dix. Comme eux, il ne fait jamais mine d'en savoir plus que ses personnages. S'y ajoutent une pointe de masochisme, des cernes bien visibles, une attitude solitaire et un regard de loup qui évoquent le souvenir d'Alain Delon. – É.V.

Kirsten Dunst



Elizabethtown.

Premier rôle à sept ans dans *New York Stories*, mais c'est avec *The Virgin Suicides*, et surtout *Spider-Man*, qu'elle finit par s'imposer. On trouve chez elle une délicatesse de jeu, des nuances de mélancolie dans le regard, une féminité – devant moins à la plastique de son corps qu'à la grâce de ses gestes – qui en font une actrice plus fragile, et peut-être moins complète, que ses talentueuses « rivales » (Reese Witherspoon ou Hilary Swank). Merveilleuse au naturel, elle reste encore mal à l'aise dans le « fabriqué », comme en témoigne son interprétation de *Marie-Antoinette* : ses moues y deviennent les attributs d'une spontanéité un peu feinte. – É.V.

Paul Giamatti

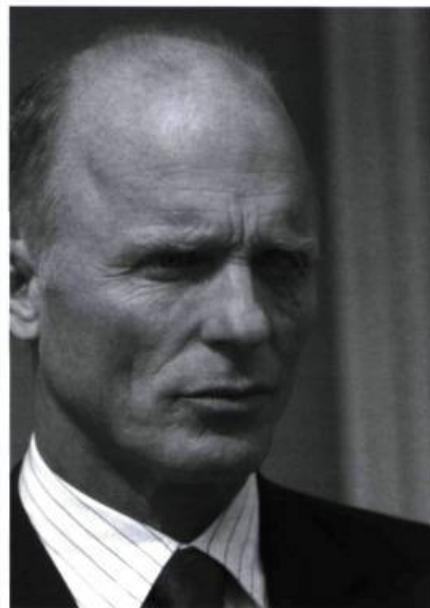


The Illusionist.

Fils de Bart Giamatti, ancien recteur de l'université Yale et commissaire du baseball majeur, il a une vraie tête de second rôle

(grassouillet, rouquin, calvitie naissante), ce que reconnaissent rapidement Woody Allen (*Mighty Aphrodite*, *Deconstructing Harry*), Peter Weir (*The Truman Show*) et Steven Spielberg (*Saving Private Ryan*). Tim Burton lui fait jouer un vil orang-outang esclavagiste dans *Planet of the Apes* et il continue de collectionner les apparitions dans des films honorables : *American Splendor*, *Storytelling*, *Paycheck*. La consécration lui vient grâce à Alexander Payne qui lui offre un rôle d'écrivain raté grand amateur de vin dans *Sideways*. Vient ensuite un autre second rôle remarqué, dans *Cinderella Man*, de Ron Howard. On le trouvera bientôt en tête d'affiche chez M. Night Shyamalan (*Lady in the Water*). Ne sera jamais une star. – M.J.

Ed Harris



A History of Violence.

Probablement un des meilleurs comédiens de Hollywood, Harris a longtemps joué les seconds violons avec grande élégance avant de devenir la vedette qu'il est aujourd'hui. Aussi crédible dans le rôle d'un chef de mission spatiale (*Apollo 13*) que lorsqu'il incarne un peintre (*Pollock*) ou un homme condamné par le sida (*The Hours*), il s'est construit une réputation de solidité en toutes circonstances; dans les meilleurs films, il tient la note avec brio, dans les pires il tire son épingle du jeu et réussit à élever le niveau de l'ensemble. Il vient récemment d'ajouter une corde à son arc en passant avec talent à la réalisation (*Pollock*). – P.B.

Marcia Gay Harden



Casa de los Babys.

Appartient à l'écurie des frères Coen, qui lui offrent le rôle de Verna Bernbaum dans *Miller's Crossing*. On la sent s'amuser follement de l'ambiguïté d'un personnage dangereux, mélange explosif d'énergie sexuelle, de stratégie politique et d'instinct maternel démesuré. Il lui faut dix ans pour voir descendre sur elle la grâce d'un autre grand rôle. C'est celui de Lee Krasner dans *Pollock*, autre débordement maternel, doublé cette fois d'une vive intelligence et d'une détermination sans faille. Clint Eastwood perçoit en elle la générosité et la tendresse indispensables au personnage de Celeste Boyle dans *Mystic River*. Trois grands rôles en plus de 20 ans de carrière, c'est assurément trop peu. – **M.J.**

Scarlett Johansson

C'est la jeune première de l'heure à Hollywood et pour une fois, on est content... Une actrice à la fois jolie sans être *poupoune*, et habitée sans sentir le besoin de le prouver par un jeu hystérique. Dans son cas, tout



est dans la présence à l'écran, étonnamment forte pour une jeune femme d'à peine plus de 20 ans. Pour l'instant, elle n'est l'actrice que de trois films (*Girl with a Pearl Earring*, *Lost in Translation* et *Match Point*) et quelques autres moins importants (notons *Ghost World*, dans lequel elle n'avait que 15 ans). L'avenir dira si elle sait garder intacte la force tranquille qui l'habite et l'étrange séduction qu'elle distille apparemment sans effort, presque nonchalamment. – **P.B.**

Angelina «Lara Croft» Jolie



Mr. and Mrs. Smith.

Superhéroïne, extrêmement « physique » (!), elle est la « bad girl » du cinéma américain. À tel point que si elle jouait avec King Kong, on aurait peur pour la pauvre bête. Star à la ville comme à l'écran, réservoir inépuisable pour les journaux à potins comme pour les fantasmes masculins, la très intense et très désinvolte Angelina est *la* star moderne. Au côté de Nicole Kidman, mais en plus sauvage, elle est Hollywood, dont elle représente avec succès les aspects les plus démesurés, glamour et... ultra-sexués. Pas de bons

films ? Qu'à cela ne tienne, son nom (et sa présence !) semble suffire. Jane Fonda passée à la moulinette du féminisme ? – **P.G.**

Catherine Keener



Capote.

Discrète, peu connue du grand public, sa filmographie impose pourtant le respect. Abonnée des films de Tom Di Cillo (quatre titres dont *Living in Oblivion* et *Box of Moonlight*) et de Steven Soderbergh (*Out of Sight*, *Full Frontal*), elle est une sorte d'égérie du cinéma indépendant. Cheveux noirs et lisses, yeux en amandes, sourire radieux, c'est elle qui menait John Cusack à sa perte dans *Being John Malkovich*. Elle y apparaissait dans toute sa splendeur, irrésistible et dangereuse. On l'a vue récemment, étonnante et vieillie dans *Capote*, où elle relevait le défi lancé par le génial cabotinage de Philip Seymour Hoffman. On la verra bientôt dans *Into the Wild* de Sean Penn. – **M.J.**

Nicole Kidman



The Hours.

Un modèle de persévérance. À partir de 1983, elle collectionne les films médiocres (*BMX Bandits*, *Days of Thunder*) et devient star par alliance en 1990, lorsqu'elle s'unit à Tom Cruise. Autre série de navets (*Billy Bathgate*, *Far and Away*, *Malice*) puis deux rencontres successives : Stanley Kubrick

Match Point.

(*Eyes Wide Shut*) et Gus Van Sant (*To Die For*). Décide alors de devenir actrice. Suivront *The Hours*, *The Others* et *Birth*, dans lesquels elle se révèle sensible et dense, toute en nuances. *Moulin Rouge!* et *Dogville* achèvent de construire son image de comédienne audacieuse, ambitieuse et au large registre. Travaille beaucoup (de deux à trois films par année) et ne semble pas affectée par les échecs (*The Stepford Wives* et *Bewitched* n'ont pas démontré qu'elle pouvait avoir un tempérament comique). Jouera la photographe Diane Arbus dans *Fur* de Steven Shainberg et marchera dans les pas de Rita Hayworth dans *The Lady from Shanghai* de Wong Kar-wai. – **M.J.**

Keira Knightley



Pride and Prejudice.

À peine adolescente lorsqu'on la découvre, apparition fugitive, en double de Natalie Portman dans *Star Wars : The Phantom Menace*. Elle réapparaît avec plus de substance en footballeuse dans *Bend It Like Beckham*, puis sert de faire-valoir et de récompense à Johnny Depp dans *Pirates of the Caribbean*. Beaucoup de féminité doublée d'une dimension athlétique pour une version sophistiquée d'Angelina Jolie (voir *Domino*). Démontre avec *Pride and Prejudice* qu'elle peut se mesurer aux classiques. Attend toujours son grand film. Ce pourrait être *Silk*, de François Girard. – **M.J.**

Jude Law

Il aurait pu être le premier acteur numérique tant son aspect lisse semble pouvoir « contenir » tous les personnages. Cependant une certaine ligne de force se dégage d'un nombre suffisant de seconds rôles. Il a été Errol Flynn dans *The Aviator*, playboy millionnaire dans *The Talented Mr. Ripley*, il était de la distribution de *Wilde* et de *Gattaca* : de tout cela, c'est une certaine idée du dandy qui sied le mieux à son élégance natu-



Closer.

relle et à sa présence magnétique. Même s'il peine à trouver des premiers rôles à sa mesure, Jude Law a cet étrange don de voler la vedette dans chacune de ses scènes. C'était le cas dans *A.I.* en robot gigolo ou encore dans *Road to Perdition* en tueur à gages qui faisait froid dans le dos. – **P.G.**

William H. Macy



Edmond.

Il aurait une tête à vous filer une contravention pour stationnement interdit. Une tête de gratte-papier plutôt minable, capable de toutes les mesquineries. On ne s'étonne donc guère de le retrouver en détective privé dans le *Psycho* de Gus Van Sant, en père de famille sans envergure dans *Pleasantville* ou en agent de la CIA dans *Wag the Dog*. Paul Thomas Anderson en fait un acteur de films pornos sur le retour dans *Boogie Nights*, personnage auquel Macy parvient à donner une réelle dimension tragique. Fidèle à l'interprète qui l'a si bien servi, Anderson en fait un pathétique perdant dans *Magnolia*. Dans la même lignée, on n'oubliera pas de sitôt l'ahurissant vendeur de voitures qu'il campe dans *Fargo*, architecte maladroit d'un coup fourré qui vire au massacre. – **M.J.**

Julianne Moore

Julianne Moore se montre à son meilleur quand elle se prête corps et voix aux essais des indépendants (Paul Thomas Anderson,

Gus Van Sant, Joel et Ethan Coen). Les cinéastes doivent sûrement l'adorer : elle se moule à toutes les mises en scène tout en faisant preuve d'un sens très sûr de l'analyse psychologique. Chez Todd Haynes, elle démontre qu'on peut atteindre le tragique avec une économie de moyens; elle y est inoubliable aussi bien en ménagère fragile (*Safe*) qu'en bourgeoise aux idées libérales (*Far from Heaven*). Insaisissable, terriblement séduisante et redoutablement intelligente, elle est une personnalité atypique du système hollywoodien. – **M.D.**



The Hours.

Viggo Mortensen

Un grand nombre de films oubliés et oubliables, quelques belles apparitions (notamment dans *Carlito's Way*), un succès planétaire avec *The Lord of the Rings* et, à bientôt 50 ans, une interprétation géniale dans *A History of Violence*, où il donne enfin la pleine mesure de son talent. Sous la direction de Cronenberg, l'intensité de son jeu et sa capacité à s'imprégner de toutes les facettes de son personnage sont stupéfiantes et, disons-le, auraient mérité toutes les récompenses du monde. Au dernier plan, son regard d'homme (et non plus seulement d'acteur) paraît à ce point chargé de toute l'histoire du film qu'il traduit aussi une forme rare et bouleversante d'épuisement. – **É.V.**



A History of Violence.

Bill Murray



Broken Flowers.

De tous les acteurs américains actuels, c'est celui dont la partie inférieure du visage est la moins élastique. C'est au niveau des yeux, du front et des sourcils qu'il joue ses personnages. Il a le verbe moqueur, mais l'œil est toujours triste. Plus tourmenté que Tati, moins pâle et inquiétant que Keaton (auquel il est abusivement comparé), on se dit qu'il pourrait – comme eux – passer incognito d'un film à l'autre, sans rien changer de son jeu. Il trouve chez Wes Anderson une mise en scène à son image : cette fusion immédiate du rire et de la mélancolie qui produit sa vulnérabilité. Un grand comédien, d'autant plus émouvant qu'il reste étonnamment pudique. – **É.V.**

Edward Norton



Italian Job.

Fin pour ne pas dire maigrichon, visage d'ange pour ne pas dire de poupon, dégaine éternelle d'adolescent pas d'une grande beauté mais au charme irrésistible, il est capable d'adapter son corps à tous les rôles. Son jeu, naturel, ne tient ni à la (fameuse) Méthode ni à l'instinct, mais il crève l'écran. C'est mystérieux, car on ne sait pas comment il peut dégager une telle aura de sympathie et qu'on ait une telle envie de le protéger, peinés de le voir s'embarquer dans un fascisme à saveur nietzschéenne dans *Fight Club*. Pourtant il n'est ni correct ni sage, n'a pas peur d'affronter les rôles difficiles, de schizo-phrène dans *Primal Fear* ou de néonazi, pour

lequel il a grossi de huit kilos, dans *American History X*. Il joue, scénarise, dirige, produit, et son deuxième film, *Keeping the Faith*, est un petit bijou de comédie romantique, en droite ligne avec l'esprit juif new-yorkais. – **A.R.**

Brad Pitt



Snatch.

Qui a vu Brad Pitt en psychopathe furieux dans *Kalifornia* ou en loser fini dans *True Romance* tient pour une chose absolument sûre le fait qu'il peut être beaucoup plus que l'indigeste bellâtre de *Legends of the Fall* ou de *Seven Year in Tibet*. Il paraît que c'est une des rançons de la gloire à Hollywood : une fois passé un certain degré de popularité, seuls les rôles qui mettent en valeur votre sourire Pepsodent et vos muscles chèrement acquis vous sont offerts. Une chance qu'il reste Soderbergh pour offrir à Pitt des rôles dans lesquels il n'a pas à se prendre trop au sérieux (*Ocean's Eleven* et sa suite). – **P.B.**

Michael Pitt



A History of Violence.

Alias Kurt Cobain dans *Last Days*. À 25 ans, l'écorché vif, l'éternel adolescent rebelle en a fait du chemin depuis la série *Dawson Creek*. Sa double identité de star du rock et d'acteur en vogue devrait lui permettre un certain temps d'écumer les road movies et les films qui gravitent autour d'une certaine idée de la scène punk. Proche de la galaxie Asia Argento / JT Leroy (*The Heart Is Deceitful Above All Things*),

son physique et surtout son attitude pourraient rapidement le confirmer dans la catégorie-culte du beau ténébreux romantique. On l'annonce dans *Silk*, le prochain film de François Girard, au côté de Keira Knightley. – **P.G.**

Natalie Portman



Closer.

Femme-enfant programmée, on se prend à rêver d'une carrière moins météorique que celle de Carrie Fisher pour la frêle princesse de la deuxième trilogie de *Star Wars*. Elle semble d'ailleurs d'ores et déjà avoir plus de dispositions. La jeune femme (25 ans) qui poursuit des études en psychologie à Harvard a un palmarès étonnant (Burton, Allen, Assayas, une référence quand il s'agit du choix de ses actrices, Gitai, Nichols), jouant à merveille d'une large palette qui va de la jeune fille romantique à la fragilité de l'adolescente rebelle, entre Winona Ryder et Virginie Ledoyen à leurs débuts. On devrait la voir dans le prochain Milos Forman et (on touche du bois!) chez Wong Kar-wai aux côtés de Nora Jones et de Jude Law. – **P.G.**

Chloë Sevigny



Melinda and Melinda.

La fantasque Chloë Sevigny, transfuge des milieux de la mode, est tout d'abord entrée de plain-pied dans l'univers underground trash d'Harmony Korine (*Kids, Gummo, Julien Donkey-Boy*). Et elle ne s'y est pas perdue, ce qui en soi est tout un exploit ! Sans faire de bruit, elle semble avant tout avoir la tête sur

les épaules et conduire sa carrière avec beaucoup d'intelligence. Égérie du cinéma indépendant contemporain (*The Brown Bunny*, *Broken Flowers*), extrêmement engagée et intègre dans le choix de ses rôles, elle est progressivement en train d'émerger dans un cinéma plus conventionnel mais également plus international (Assayas, Lars von Trier et bientôt Agnieszka Holland). – P.G.

Billy Bob Thornton



Friday Night Lights.

Personne n'arrive à être sale mieux que Billy Bob Thornton. Voyez *U-Turn* ou encore *Bad Santa* : l'ex-Monsieur Angelina Jolie pue. Aucun acteur ne peut jouer les simples d'esprit mieux que Billy Bob Thornton. Voyez *Sling Blade*, *A Simple Plan* ou encore *The Man Who Wasn't There* : l'acteur n'est jamais plus grand que lorsqu'il interprète des hommes intellectuellement limités contraints à la violence par les circonstances. Thornton est l'archétype de l'Américain du Midwest : un corps solide ancré dans le vaste territoire, un reste de sauvagerie, quelque chose de pas tout à fait civilisé. Parfait en coach de football (*Friday Night Lights*), on n'aurait pas pu trouver un meilleur Davy Crockett (*Alamo*). – M.J.

Mark Wahlberg



Italian Job.

Il s'appelait Marky Mark et s'était fait connaître en baissant son jean pour une publicité de slip Calvin Klein. Tête superbe, pectoraux

d'enfer, membre apparent, il était pour ainsi dire destiné aux films pornos. Le hasard, qui est bien bon, lui donna son premier grand rôle dans un film portant sur l'industrie du hard, *Boogie Nights*, de Paul Thomas Anderson. Sous son vrai nom, Mark Wahlberg, il varie ses rôles en jouant dans des comédies, des films d'action et de plus en plus de superproductions. Il sera à côté de Matt Damon, de Leonardo DiCaprio et de Jack Nicholson dans le prochain Martin Scorsese, *The Departed*. Comme DiCaprio justement, il a su mûrir et est allé plus loin que les rôles de G. I. dans lesquels il aurait pu être cantonné. Ce *bad boy* dont le jeu est un concentré d'énergie et d'instinct est maintenant de plain-pied avec les grands de Hollywood. Il est même devenu producteur. – A.R.

Christopher Walken



The Stepford Wives.

Acteur de théâtre (Shakespeare, Tchekhov), sa voix toujours le précède. À la télévision (*Kojak*, etc.), comme au cinéma (plus de 60 films), c'est son visage anguleux qui immédiatement l'impose. Ce faciès très particulier le prédestinait à incarner les tordus et c'est pour un rôle de tordu que son nom nous est si cher : c'est lui, dans son bel habit de lin fripé, qui hante les nuits de Venise dans le très beau, et combien sous-estimé, *The Comfort of Strangers* (1990) de Paul Schrader. Rarement a-t-on vu incarnation si convaincante du Mal, la maîtrise par l'acteur du mystérieux dialecte des paumés de la nuit n'étant pas étrangère à la peur qui nous envahit à chacune de ses apparitions. Mais cette présence, on l'avait déjà sentie dans l'attachant *Next Stop Greenwich Village*, ce que vit bien Michael Cimino qui confia à Walken deux rôles de premier plan (Oscar du meilleur acteur de soutien pour *The Deer Hunter*, 1978). Plusieurs autres grands rôles suivirent; contentons-nous de rappeler le travail exemplaire de l'acteur dans *The Funeral* d'Abel Ferrara. – R.D.

Naomi Watts



21 Grams.

Avant même *Mulholland Drive*, son nom circulait comme étant la révélation. Et de fait, dans ce film, il y a cette scène extrêmement troublante où la jeune ingénue vient passer une audition. En quelques secondes, elle va croquer le vieux beau qui lui sert de partenaire dans une scène de séduction torride. Naomi Watts était née (à 33 ans), elle sera la belle de *King Kong* 30 ans après Jessica Lange, rôle auquel la destinait le mélange de fragilité et de force que son jeu révèle. Le feu couve dans le sein de la jolie blonde déjà deux fois au côté de Sean Penn, notamment dans *21 Grams*. Son itinéraire fait penser à celui de Sharon Stone, notamment en raison de sa capacité à résister au passage des années. – P.G.

Reese Witherspoon



Walk the Line.

Tout a été dit sur sa performance dans *Walk the Line*. Witherspoon y est exceptionnelle, jouant avec simplicité et candeur un personnage d'une surprenante densité, sans les artifices du maquillage et du déguisement. Devenue star grâce à son rôle dans *Legally Blonde*, elle avait été révélée en jouant les adolescentes dans *Fear* de James Foley, *Pleasantville* de Gary Ross et *Election* d'Alexander Payne. Des personnages pluridimensionnels, évoluant au fil des récits, de beaux défis pour une jeune actrice. S'appête à tenir le rôle principal de *Bunny Lake Is Missing*, remake du classique d'Otto Preminger. On salive déjà ! – M.J.